

Alexandre David
L'expérience critique

Jérôme Delgado

Numéro 208, mai-juin 2006

Critique de la critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delgado, J. (2006). Alexandre David : l'expérience critique. *Spirale*, (208), 27-27.

ALEXANDRE DAVID

L'EXPÉRIENCE CRITIQUE

QUELQUE part entre l'être et le paraître. Entre le voir et l'entrevoir : l'art d'Alexandre David est à classer parmi ceux qui reposent dans de subtils jeux optiques. Avec lui, en revanche, pas question de trompe-l'œil. Plutôt que de déployer des pièges visuels, il offre des structures bien concrètes. L'apparence se transforme en expérience. Le paraître initial devient une chose bien palpable. Mais quelque part, oui, il est illusionniste.

Alexandre David a d'abord été connu comme peintre (galerie Rochefort, 1994), puis comme photographe (centre Vox, 1996). Dans les deux cas, il compose des œuvres en strates, basées sur des questions de lisibilité. Réalisés avec du feutre synthétique découpé et modifié, ses tableaux font du camouflage son motif principal. Ses premières photos reproduisent des dessins de nuages, captés à grands coups de lumière : au moment de la prise de vue, la feuille est placée sur une fenêtre. Pour ses photos subséquentes, il procède selon le même principe où l'objet photographié est déjà difficile à voir. Cette fois, ses dessins de vagues sont submergés dans un bassin d'eau.

Peintre ou photographe? Alexandre David n'est en fait ni l'un ni l'autre. Multidisciplinaire? Polyvalent, plutôt. Et sculpteur avant tout. Ce sont deux expositions simultanées qui ont révélé en 2002 son penchant pour le 3D. Un solo au Musée d'art contemporain de Montréal, surtout, puis une œuvre dans l'espace public, apparue dans une zone tampon tout près du même musée, dans le cadre de l'événement *La Demeure* (Centre Optica).

Sculpteur, Alexandre David l'est de la manière la plus simple. En investissant un espace. Ses structures en bois occupent les lieux où on les expose, comme des architectures habitent une ville. Polies, lisses, suspendues au mur la plupart du temps, ses larges planches de contreplaqué (du peuplier, souvent) semblent d'ailleurs identiques à celles qu'on utilise dans la construction. Mais l'artiste s'en sert davantage pour leur côté pratique (du bois solide, mais léger) que par principe esthétique. À l'occasion, les œuvres de David peuvent évoquer de façon explicite des structures habitables, par leur agencement et par leur surface vierge de tout dessin. Abri ou aire de repos, celles-ci acquièrent presque une fonction utilitaire.

Ainsi, le *Sans titre* de *La Demeure* qui invitait les passants à s'y arrêter. Et pas seulement ceux que l'exposition avait poussés jusque-là, un en-

droit vague et sans identité. L'enclave de David, bien délimitée, mais ouverte, était fort accueillante avec sa haute palissade pour son côté plus intime – coin à l'abri des intempéries urbaines (bruit, poussière...) – et surtout ses secteurs en dénivellation offrant des bancs où s'asseoir.

À la Fonderie Darling (exposition *Deux choses différentes*, du 24 septembre au 21 novembre 2004), Alexandre David est même allé plus loin, avec une structure beaucoup plus monumentale. Son estrade, son passage couvert, ses colonnes ne pouvaient être que les éléments d'un pavillon. Il fallait s'en approcher pour le comprendre, pour saisir véritablement la hauteur de la chose. C'est en s'y frottant que l'on constatait la présence d'une marche, qu'on expérimentait les rapports d'échelle.

Le copinage avec l'architecture ne se limite pas à ces allusions presque littérales au monde du bâti. Alexandre David propose, même dans ses plus simples constructions murales, de revivre des expériences visuelles propres à la vie urbaine. Comme celles que l'on peut ressentir quotidiennement en tournant un coin de rue, sous la marquise d'un magasin, devant la silhouette d'un gratte-ciel.

Apparence, puis expérience, disait-on. Ou, comme l'écrivait Caroline Dionne dans le fascicule publié lors de l'exposition *Deux vues d'ensemble* (Galerie B-312, du 11 novembre au 18 décembre 2004), avec David, on passe du dessin à la forme, dans la plus pure tradition de l'architecture. La « *cosa mentale* » qui se fait matière, le concept idéalisé en lignes et en plans qui devient du concret et du volume. L'artiste montréalais offre cette double lecture en une œuvre. Ou, si on préfère, son œuvre est à lire en deux temps. L'une de façon frontale, comme si on était devant un tableau; l'autre en contournant la structure, en l'observant de tous côtés, même par en dessous, comme avec une sculpture. Et à l'occasion, donc, en s'y introduisant, comme dans une architecture.

Les pièces d'Alexandre David ne sont pas des maquettes de bâtiments ni des modèles réduits de la ville. Elles ne reproduisent rien de concret, au sens strict du terme. On peut dire qu'elles sont en fait des représentations de perceptions. Elles simulent des sensations urbaines, visuelles et spatiales, par la série d'angles droits et la découpe rigide du bois, par des blocs superposés les uns les autres et la projection d'ombres. Ce sont des réalités, comment dire... abstraites?

Abstraites. L'épithète peut être collée aux œuvres de David. Épurées dans ses lignes, elles évoquent, aux yeux de plusieurs, l'esthétique minimaliste. Mais David ne reprend pas le formalisme des Donald Judd et autres Carl Andre. Il n'offre pas que du contemplatif, pas que du méditatif sans référent. Il propose des choses qui, à force de les fréquenter, deviennent familières. Elles agissent comme des œuvres mnémoniques, rappelant au visiteur ces sensations urbaines évoquées plus haut. Sa référence découle de l'expérience physique.

En même temps qu'il révélait le travail en bois de l'artiste, le Musée d'art contemporain de Montréal (exposition *Alexandre David*, du 19 septembre au 3 novembre 2002) présentait un corpus inédit de photographies numériques. Ces tirages, remarquables pour leur couleur jaunâtre, parlent aussi de perception. Derrière leur surface lumineuse, quasi aveuglante, surgissent des lignes finement tracées. Le regardeur attentif finit par y décrypter le dessin d'une architecture. *A priori* bidimensionnelles, ces œuvres-tableaux cachent aussi une profondeur spatiale. Comme une sculpture. Mais avec elles, cela ne se traduit pas en pièces volumineuses. C'est dans leur fabrication qu'elles ont à voir avec des notions sculpturales. Leur résultat n'en évoque pas moins un environnement, un hors-champ.

David ne photographie pas seulement ses dessins d'architecture. Il photographie aussi la mise en scène, la *mise en éclairage*. La particularité chromatique de ces œuvres résulte d'abord d'un éclairage très accentué lors de la prise de vue, pour ne pas dire exagéré, puis d'une longue exposition au moment de son impression. C'est un autre type d'expérience sensorielle, mais toujours en lien avec un espace précis, donné. D'une certaine manière, ses photographies sont le rappel, comme ses œuvres en bois, d'un exercice éphémère, physique.

Même en photographie, l'artiste agit comme sculpteur. C'est l'espace qui semble être sa matière première. Occuper un espace et l'expérimenter, le moteur de sa démarche. Et représenter cette expérience, toute sensorielle, sa finalité. Reste que derrière ces préoccupations conceptuelles, c'est la main d'Alexandre David qui est à l'origine des choses. Ses photos sont d'abord des dessins, des sculptures, des lignes. Mais finalement, chaque œuvre est un tout. À voir comme une surface et comme un volume.

Jérôme Delgado